



LUCIEN REBATET
Lettres de Prison

1945-1952

adressées à Roland Cailleux

LE DILETTANTE

Lettres de prison

Lucien Rebatet

Lettres de prison

ADRESSÉES À ROLAND CAILLEUX

1945-1952

*Édition établie, présentée
et annotée par Remi Perrin*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

ISBN 978-2-84263-618-0

Extrait de la publication

Avant-propos

Il n'avait pas le génie de Céline. Il n'a pas eu le courage de Brasillach, ni même le jusqu'aboutisme de Drieu la Rochelle. Lucien Rebatet a trop frayed avec l'inacceptable. Il a cru qu'on pouvait en revenir. A-t-il saisi que son courage intellectuel n'était plus que servilité, que sa plume, par ses attaques ad hominem, se faisait criminelle ? Condamné à la peine de mort, à l'indignité nationale, à la dégradation nationale et à la confiscation de ses biens, sa véritable punition est ailleurs : la postérité fera la nique à Rebatet. Quoi de plus cruel pour un gens-de-lettres ? Le Rebatet écrivain ne sera pas racheté. Déjà, de son vivant, le personnage comptait autant d'ennemis dans son camp que parmi ses détracteurs. Aujourd'hui, dans le monde littéraire, il fait partie de ceux, peu nombreux, dont on n'a plus le droit de parler. Quand Gallimard réimprime Les

Deux Étendards en septembre 1991, c'est en catimini et de mauvaise grâce.

Piégé par l'Histoire, Rebatet est sciemment oublié de l'histoire littéraire. Et pourtant, il a probablement autant grandi la seconde qu'il a sali la première. Si l'histoire est écrite par les vainqueurs, faut-il pour autant faire taire à jamais les vaincus ?

Près de cinquante ans après la Libération, la morale publique impose le silence éternel aux morts, comme si elle avait peur de demander des comptes aux vivants. Le consensus moral est d'autant plus inflexible qu'il ne repose sur rien de tangible : toutes les mines sont désamorçées, les pamphlets désincarnés, l'horreur prouvée.

En tirant sur les cadavres, on finit par les ressusciter. Le premier acte de réhabilitation de Brasillach fut son exécution. En revanche, en publiant, on démystifie. Ni les Lettres à la N.R.F. de Céline, ni le Journal de Drieu la Rochelle n'ont profité à leurs auteurs ou à leurs idées. Céline en ressort mesquin, bassement intéressé, renégat surtout. Drieu, impuissant, viscéralement obsédé par le juif, ridicule en politique.

Préface

L'homme écroué à Fresnes en octobre 1945 qui attend de comparaître au procès des journalistes de Je Suis Partout n'est plus l'auteur à succès qui signait des autographes sur les Champs-Élysées à l'automne 1942, alors que Les Décombres, ses Mémoires pamphlétaires, trônaient dans toutes les librairies de la zone occupée. Vaincu, Rebatet s'apprête à renier la plume du polémiste qui commet en 1935 ses premiers articles antiparlementaires, antibourgeois et antisémites et finit, en 1944, par déployer des professions de foi national-socialistes, au profit de celle du romancier des Deux Étendards. Le procès de Je suis Partout, retardé par la recherche de journalistes en fuite (Pierre-Antoine Cousteau, Alain Laubreaux), n'a lieu qu'en novembre 1946. Défait, Rebatet déclare : « Après Les Décombres, j'avais l'intention de me retirer des affaires... politiques. J'avais alors des envies littéraires refoulées depuis 1936¹. » En fait, il

1. *Le Monde*, 21 novembre 1946.

mènera les deux activités de front en privilégiant la politique.

Car l'homme est double. À son penchant contemplatif, mystique, qui le pousse pêle-mêle vers la philosophie, la musique, l'histoire des religions, il oppose un tempérament de pamphlétaire qu'il aiguisé d'abord dans la presse nationaliste et qui le jette, sous l'Occupation, dans l'action politique. Cette opposition se retrouve dans ses livres. Les Deux Étendards, roman lyrique de 1 312 pages, bourré de sentiments mystiques, est loin du style écumant, comme porté par l'action, des Décombres.

À Fresnes, Rebatet a des contacts très limités avec l'extérieur. Sa femme Véronique, son avocat Bernard Bacqué de Sariac qui lui rendent visite et Roland Cailleux avec qui il entretient une correspondance suivie.

Le choix de Roland Cailleux¹ comme confident est

1. Né à Paris en 1908 d'un père médecin, Roland Cailleux accomplit des études secondaires brillantes qu'il termine au lycée Louis-le-Grand. À treize ans, il découvre le théâtre, à seize il lit Proust et décide d'être écrivain. Étudiant, il choisit la médecine et rédige sa thèse sur un sujet alors révolutionnaire, l'homéopathie. Il entame ensuite une carrière de médecin de cure à Châtelguyon. Entre-temps, il a fréquenté les surréalistes, fait la connaissance de Rebatet. En 1943, il se marie avec Marguerite Balme, elle-même médecin, dont il aura trois filles. Entre 1943 et 1955, il publie deux romans, *Saint-Genès*, *Une lecture*, et des fables psychologiques, *Les Esprits animaux*, tous trois chez Gallimard. C'est l'époque où il côtoye Blondin, Marcel Aymé et Nimier. Dès 1950, Cailleux mûrit une grande œuvre dont des extraits sont donnés par Jean Paulhan à *La N.R.F.* en 1962. *À moi-même inconnu* ne paraîtra qu'en 1978, deux ans avant sa mort.

symbolique du tournant que les circonstances imposent à Rebatet. Cailleux – homme volubile, d'une grande agilité intellectuelle, lié à André Gide (« un talent prodigieux », dira ce dernier de Cailleux) et à Roger Martin du Gard – aimait parler avec Rebatet de littérature et de cinéma, mais ne partageait pas ses opinions politiques. Il notait même en 1944 dans son journal (inédit) : « Quand nous parlions politique, c'était pour nous dévorer. Et une de nos dernières discussions avait été si orageuse qu'il [Rebatet] avait tenté de m'étrangler. » En revanche, ses talents d'écrivain, ses amitiés littéraires, ses entrées chez Gallimard en font un complice idéal pour le romancier. D'ailleurs, à la Libération, peu de gens continuent de témoigner de la fidélité de leur amitié envers Rebatet. Cailleux, lui, ira jusqu'à recueillir des signatures pour obtenir sa grâce.

La première rencontre entre les deux hommes remonte au début des années 20. Rebatet, étudiant à la Sorbonne, surveille les élèves du lycée Bossuet où Roland Cailleux, son cadet de cinq ans, suit des études brillantes. La deuxième fois, en 1929, c'est Cailleux qui, l'œil amusé, surprend Rebatet en train de resquiller au Théâtre des Champs-Élysées pour assister à une représentation de la Tétralogie. Une camaraderie de potaches naît de cet épisode (Cailleux est encore étudiant en médecine, Rebatet débute dans le journalisme à L'Action française) qui se transformera en amitié littéraire. Leur correspondance espacée révèle ensuite que si la vie les sépare – la consultation

saisonnière de Cailleux devenu médecin de cure à Châtelguyon, le mariage de Rebatet avec une Roumaine qui n'aime pas beaucoup le médecin – leur amitié n'en est pas affectée. Rebatet est mobilisé en janvier 1940. Cailleux, lui, s'engage dans la marine à Toulon au lendemain de l'appel du général de Gaulle.

Cailleux retrouve Châtelguyon. Rebatet est un moment tenté par une autre ville d'eaux dont il rapporte, en 1941, un tableau cinglant à son ami Cailleux : « J'ai touché du doigt l'impuissance sénile de Vichy. J'ai été écœuré par l'atmosphère de réaction bourgeoise, militaire et cléricale, le règne du faisant dévot, du boy-scout, du brancardier de Lourdes, des vieux généraux et des jeunes abrutis en bottes et cravate de cheval. » Après des pourparlers avec les Allemands, Je suis Partout refait surface en mars 1941, et Rebatet y reprend sa collaboration après un passage au Cri du peuple. En juillet 1942, il publie *Les Décombres* chez Denoël¹.

Quelques mois plus tard, en avril 1943, paraît chez Gallimard *Saint-Genès* ou *la Vie brève*, une œuvre composite (journal intime, dialogue, monologue, correspondance, poèmes...) qui décrit, selon Cailleux lui-même, « l'histoire d'un jeune homme mort jeune ». Ce roman est salué par le public et une critique unanime, à l'exception notable de *Je Suis Partout* qui

1. Repris en 1976 chez Pauvert sous le titre *Les Mémoires d'un fasciste* (I. *Les Décombres*). Édition revue et corrigée par l'auteur et amputée – avec l'accord de Rebatet – des derniers chapitres, les plus virulents contre les juifs.

n'en parle pas. Leur entrée en littérature se fait donc sous des auspices différents. Fin 1943, tout en écrivant des éditoriaux « farouchement fascistes¹ », Rebatet a repris la rédaction des Deux Étendards dont il fait lire des pages à Cailleux. Puis vient l'heure de la fuite à Sigmaringen où il emporte ce qui, pour lui, est déjà l'essentiel : le manuscrit de son roman.

Tout au long de ses lettres de prison, Rebatet met en parallèle son activité créatrice et celle de Cailleux, comme pour resserrer les liens de la complicité. Des lettres de Cailleux – malheureusement perdues – on sait surtout qu'elles incitaient Rebatet à terminer Les Deux Étendards, l'œuvre d'une vie qui repose sur des dizaines de cahiers de journal intime noircis dans les années 20.

L'aboutissement de son œuvre occulte dès lors toute autre préoccupation. Il ne reconnaît redouter la mort que parce que, traîtresse, elle ne lui laisserait pas terminer son roman. L'incertitude totale sur le temps qui lui reste à vivre en prison, si elle le stimule jusqu'à sa condamnation à mort, puis jusqu'à sa grâce, devient intolérable dès qu'il se sait sauvé. S'écoulent alors cinq années à Clairvaux où le pensionnaire politique, au milieu de « droits communs », connaît le découragement.

Enfin, Les Deux Étendards, qui sortent en février 1952 chez Gallimard grâce à Cailleux et à Jean Paulhan, précèdent de trois mois la libération de

1. Mots de Rebatet cités par Pol Vandromme (*Lucien Rebatet*, Éditions universitaires, « Classiques du XX^e siècle », 1968).

*Lucien Rebatet, parachevant ainsi le destin commun
de l'homme et de l'œuvre.*

REMI PERRIN.

N. d. É. – La correspondance entre Lucien Rebatet et Roland Cailleux s'écoule des années 30 aux années 60. Seules ont été retenues pour la présente édition posthume les lettres de prison publiées ici dans leur intégralité et sans aucune coupure. Afin de faciliter la lecture, certains noms (Véronique, épouse de Rebatet, Cousteau, Algarron, de Brinon, de Sariac), dont figuraient les seules initiales, ont été retranscrits en toutes lettres.

Nous avons toutefois conservé les autres abréviations à certains mots et corrigé de rares fautes d'orthographe et – uniquement lorsque cela nous paraissait nécessaire – de ponctuation. Les filets qui séparent certains paragraphes des lettres sont dans l'original.

Les éditeurs tiennent à exprimer leurs remerciements aux ayants droit respectifs de Lucien Rebatet et de Roland Cailleux qui ont permis la présente publication, ainsi que celle des extraits du journal inédit de R. Cailleux.

1945

Prison de Fresnes¹, 22 nov. [1945].

Mon cher Roland,

J'ai appris par Véronique que vous vous étiez enquis de mon assez triste sort de la façon la plus amicale. C'est dans des situations comme la mienne aujourd'hui que l'on fait l'épreuve des véritables amitiés : je vois que je n'ai pas préjugé de celle qui nous lie depuis tant d'années déjà. Merci, mon vieux Roland. Depuis un an, j'ai bien souvent repensé à vos propos de 39, de Vichy, d'après-Vichy, d'après *Les Décombres*. Cela fait une assez jolie chaîne de prévisions. Vous auriez le droit d'ironiser sur les misères du client de la cellule 348, qui se trouve juste au bout de cette chaîne. J'étais bien préparé à comprendre votre attitude, puisqu'elle avait été la mienne jusqu'à l'âge de trente ans. Vous étiez dans le vrai, selon la vérité absolue de ceux de notre espèce. Le petit étudiant crotté, amoureux et demi-surréaliste de la *Théologie lyonnaise*² qui jugeait dégradante la lecture

1. Après avoir fuit à Sigmaringen, Lucien Rebatet se constitue prisonnier le 8 mai 1945 à Feldkirch, à la frontière suisse. Il séjourne à la prison de Lindau avant d'être transféré à Fresnes en octobre 1945.

2. Titre provisoire pour *Les Deux Étendards*. Dans les lettres suivantes, Rebatet l'appelle la *Théologie* tout court.

d'un journal ou l'allusion à un fait politique valait mieux que l'auteur des *Décombres*¹. Né dix-huit ans plus tard, il n'eût certainement point changé d'avis. Mais il était dit qu'homme fait, avec toutes les retouches souvent fort regrettables que la maturité apporte, il ne pouvait être de ceux qui restent neutres ou, si vous préférez, enfermés dans leur pureté originelle, devant d'aussi colossaux remous de l'histoire. J'ai toujours été profondément attaché à mon pays, pour des raisons qui n'étaient pas seulement celles du commun, et qui étaient donc plus sérieuses, plus enracinées. J'ai terriblement redouté, pour mon pays, la guerre qui venait. Cette angoisse avait pris le pas sur toute autre préoccupation, elle me dictait d'impérieux devoirs. Tout le reste a suivi. J'ai eu des torts variés, sur d'autres points j'ai eu raison. Je me fais certains reproches qui vous paraîtraient assez inattendus. Mais le fond de ma conscience est tranquille.

Bah ! vous savez cela aussi bien que moi, et je n'ai pas à entrer dans les détails. Ma condition actuelle ne laisse pas d'être amère, j'ai vécu depuis sept mois et je sais que je vivrai encore des heures éminemment désagréables. Toutefois, les grâces d'état, qui sont bien une grande réalité psychologique, se manifes-

1. *Les Décombres*, best-seller de l'Occupation, rendent Rebatet célèbre.

tent assez volontiers, et avec assez d'à-propos. Une de mes sources les plus saumâtres de tristesse, c'est de me sentir frappé en pleine force, au moment où j'avais bien jugé la vanité, pour ce qui me concerne du moins, de l'action politique, et où je faisais ma véritable entrée dans la véritable littérature. (Puisque ma destinée a voulu que, littérateur par toutes les fibres, je ne misse, jusqu'à quarante ans passés, mon nom que sous des œuvres de circonstances, y compris ce fameux bouquin devenu mon boulet.) C'est dommage, je faisais des progrès, et vous êtes de ceux, très rares, qui ne l'ignoriez pas tout à fait. Si j'avais avec moi mes trois héros¹ et assez de calme autour de moi pour les conduire où je voulais les conduire, la prison perdrait pour moi beaucoup de sa cruauté. Il y a des moments où je suis très malheureux, mais d'une misère que ceux de l'extérieur, et même un vieux complice comme vous, mon cher Roland, ne peuvent guère imaginer. Il me faudrait faire une longue analyse de cet état, et les conditions qui l'engendrent m'interdisent elles-mêmes ce travail. D'autant que, lorsque je parle de progrès, c'est surtout à l'introspection que je pense, et que je ne saurais donc me suffire d'à-peu-près.

Vous voyez tout de même, d'après ces lignes, que

1. Régis, Michel et Anne-Marie, les personnages des *Deux Étendards*.

la littérature ne perd jamais ses droits. J'entends naturellement par littérature tout ce que nous avons de chevillé au plus profond de notre cœur. J'ai connu des semaines, dans les prisons boches, où entre autres menus supplices – inanition, vermine, etc., et quand je parle d'inanition je n'outré rien – j'ai pu expérimenter celui d'une disette totale en fait de nourritures spirituelles. Eh bien, mon vieux, il est exact que cela nous manque encore plus que le pain. J'en ai été réduit, durant des jours entiers, enfermé avec trois, quatre, cinq ignares intégraux, à traduire vaille que vaille l'Apocalypse d'une petite Bible allemande que j'avais soustraite, en lambeaux déjà, aux fins hygiéniques à quoi elle était condamnée. Mais j'ai aussi savouré Valéry, un Valéry comme je ne l'avais peut-être jamais si bien vu, accroupi sur une paille autrichienne, dans une cellule-dortoir de trente bougres. J'ai lu assez régulièrement, au hasard, – mais un hasard quelquefois bienveillant parmi beaucoup de cocasseries – dans le camp de Lorraine où j'ai passé deux mois et demi de cet été. Depuis que je suis à Paris, ces lectures sont un peu moins désordonnées. Nous possédons une bibliothèque assez copieuse, naturellement très mêlée, mais où il y a aussi du bon et même de l'excellent. Ce jour-ci est faste, puisque Véronique vient de m'apporter un Rimbaud. J'étais depuis quinze mois sans Rimbaud. Je m'efforce de me tenir à peu

Index des noms cités

- ALGARRON André, 169, 172, 183, 184, 185, 190, 199, 200, 211.
- ALTDORFER Albrecht, 211.
- ANDLER Charles, 47.
- ANOUILH Jean, 100, 132, 195, 240.
- ARÉTIN (I^r), 159.
- ARISTOTE, 129.
- ARLAND Marcel, 263.
- AYMÉ Marcel, 110, 128, 131, 132, 195, 240.
- BACH Jean-Sébastien, 58.
- BAINVILLE Jacques, 63.
- BALZAC Honoré de, 70, 109.
- BARDÈCHE Maurice, 240.
- BARRAULT Jean-Louis, 157.
- BARUZI, 128.
- BASTIDE Roger, 150.
- BATY Gaston, 74.
- BAUDELAIRE Charles, 70, 72.
- BEAUVOIR Simone de, 58.
- BENDA Julien, 60, 90.
- BECKER Jacques, 132.
- BLANCHE Jacques-Émile, 124.
- BLANCHOT Maurice, 230.
- BLIN Georges, 72, 97, 115, 120.
- BLONDIN Antoine, 263.
- BOURDEL Maurice, 268.
- BOURGET Paul, 163.
- BRASILLACH Robert, 164, 210, 269.
- BRÉHIER Émile, 105, 115, 129.
- BRETON André, 19, 71, 95.
- BRINON Fernand de, 190, 201, 202, 208, 209, 210, 213, 214, 217.
- CALDWELL Erskine, 96, 129, 163.
- CAMUS Albert, 26, 41, 53, 91, 94, 247, 252, 268.
- CARNÉ Marcel, 158.
- CARREL Alexis, 156.

- CÉLINE Louis-Ferdinand, 110, 128, 227.
 CÉZANNE Paul, 124.
 CHARENSOL Georges, 263.
 CHENEY Peter, 62, 129, 145, 248.
 CHESTOV Léon, 97.
 CIMABUE, 136.
 CLAIR René, 21, 132, 163, 195.
 COURNOT, 26.
 COUSTEAU Pierre-Antoine, 133, 169, 172, 178, 183, 184, 185, 186, 187, 190, 192, 200, 210, 211, 214.
 CREVEL, Mme Maurice, 21.
- DALI Salvador, 25.
 DEGAS Edgar, 124.
 DESCARTES René, 94.
 DESPIAU Charles, 227.
 DISNEY Walt, 57.
 DORIVAL Georges (Georges Lemarchand, *dit*), 126.
 DOS PASSOS John, 233.
 DOSTOÏEVSKY Fédor, 96.
 DROUIN, 44.
 DUHAMEL Marcel, 62.
 DUKAS Paul, 63.
 DUTOURD Jean, 231.
- ELIOT Thomas Stearns, 71.
 ELSÉN Claude, 263, 268, 269.
 ESTAUNÉ Édouard, 160.
 ÉTIEMBLE René, 264.
- FALLOIS Bernard de, 262, 264, 267, 270.
 FAULKNER William, 162, 163, 232, 233.
 FAURE Élie, 142.
 FAUTRIER Jean, 44.
 FLAUBERT Gustave, 88, 110.
 FRANÇOIS (commissaire du gouvernement) 215, 216.
- GALLIMARD Gaston, 263, 270.
 GALTIER-BOISSIÈRE Jean, 129, 264, 270.
 GIDE André, 21, 89, 110, 121.
 GIOTTO, 159.
 GRACQ Julien, 95, 110, 120.
 GRANDMAISON, 104.
- HAEDENS Kléber, 271.
 HALÉVY Daniel, 46.
 HEGEL F. G. W., 26, 41, 53.
 HELLO Ernest, 231.
 HEMINGWAY Ernest, 232.
 HITLER Adolf, 229.
 HONEGGER Arthur, 24.
 HOOCH *ou* HOOGH Peter de, 176.
 HUGO François-Victor, 158.
 HUXLEY Aldous, 71.
- JEANSON Henri, 265, 270.
- KANTERS Robert, 265.
 KÖSTLER Arthur, 121.
 KOUSSEWITSKY, 24.